

que. La rigide main du temps et le souffle âpre des révolutions ont passé là, si bien qu'il n'en reste aujourd'hui aucun vestige.

Elle était spacieuse, agréable au coup d'œil et flanquée de deux tourelles que des roses trémières décoraient d'une façon charmante. Un large perron conduisait à la massive porte d'entrée chargée de gros clous de fer, comme c'était alors l'usage pour les aristocratiques demeures. On pouvait appeler cela le château de Faventines, sans encourir le reproche d'exagération. Mais l'entourage surtout était délicieux. Une allée ombreuse composée de vieux marronniers gigantesques se trouvait en face de la maison et un petit bois taillis lui donnait sa fraîcheur. Des hautes fenêtres sculptées, les yeux avaient l'avantage de se reposer doucement sur le tapis de velours vert des prairies les plus magnifiques, bordées de roseaux et de frênes. Des peupliers d'Italie secouaient leur feuillage pâle sous les caresses du ventelet, en se mirant dans les eaux claires.

On avait d'ailleurs pour voisinage ces *Beaumes* tant aimées des Valentinois, ces *Beaumes* dont on était les réels seigneurs, et, il faut bien le dire, celle que les paysans reconnaissaient surtout pour châtelaine de ces lieux favorisés du ciel, c'était l'aimable, la jolie Madeleine de Faventines, et non sa raide et maussade belle-mère

La comtesse était un de ces types pleins d'arrogance, infatués d'eux-mêmes, lesquels sont antipathiques au suprême degré. Ses traits avaient une régularité inflexible, qui tenait du marbre. Son œil gris montrait suffisamment par ses reflets d'acier, une parenté bien sensible avec les yeux de la race féline. Lorsque sa bouche essayait un sourire, ce sourire faisait mal, tant il était forcé et peu